

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 18 Novembre 1863.

No. 22.

**SOMMAIRE.**—Avis de l'administration.—Chronique de la quinzaine.—*Le progrès des sciences et de l'industrie au point de vue chrétien*, discours prononcé devant l'Assemblée générale des catholiques, à Malines, le 21 août 1863, par M. Cochin.—*La Madone du boulevard des Italiens*.—Musique: *Mu maison*, chanson, paroles et musique de Gustave Nadaud.—Un peu de tout.

#### AVIS.

L'administration de l'*Echo* donne avis aux abonnés en retard que l'on va prendre incessamment des moyens rigoureux d'opérer le recouvrement des arrérages de 1862.

Les abonnés qui n'ont pas payé l'année 1863 sont respectueusement invités à le faire d'ici au 20 décembre prochain.

#### CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 14 Novembre 1863.

Les dernières nouvelles qui nous arrivent de la Pologne ne sont pas faites pour nous rassurer sur le sort des malheureux patriotes. De nombreuses arrestations ont eu lieu, le 24 octobre; parmi les personnes conduites à la citadelle, on cite trois supérieures de couvent, deux prêtres et un journaliste. De plus, d'après certaines informations, le gouvernement Russe aurait fait exécuter une visite domiciliaire chez M. Lesser, consul de Saxe à Varsovie; les scellés auraient été apposés dans son hôtel où il serait lui-même tenu prisonnier. Le *Nord*, journal russe qui,

répondant aux bruits mis en circulation au sujet des armemens de la Russie sur les bords de la Mer Noire, se contentait il y a quelques jours, comme le fait observer la *France*, de lui attribuer un caractère purement défensif, dément aujourd'hui formellement la construction de nouveaux bâtimens de guerre. Tout se réduit, dit-il, au développement des fortifications de Kertch. Il dément aussi les nouvelles qui présentaient comme imminente une rupture entre la Russie et la Porte.

Comme nous l'avons dit dans notre dernière Chronique, l'éternelle question du Holstein est sur le tapis. Il paraît que le comte de Russell a annoncé une note à la diète de Francfort au sujet de la question des Duchés: il déclare que le Danemark serait disposé à reformer les ordonnances du 30 mars en ce qui concerne le Holstein si l'on voulait en revanche ajourner l'exécution. Il faut remarquer que l'exécution, limitée même au Holstein, peut faire naître une irritation très-grave d'où surgiraient probablement des hostilités, et la violation des traités de 1852 qui en résulterait placerait alors l'Allemagne en présence de l'Europe.

En France, l'émotion causée par la mort subite de Billault commence à se calmer; cependant on se préoccupe fortement des conséquences de cette perte pour le gouvernement et pour le nouveau système ministériel dont il était comme la pierre d'assise. Malgré leur foi dans la fécondité de la France à produire des orateurs et des hommes d'état, les amis du gouvernement se demandant avec une certaine anxiété quel est l'homme qui se révélera pour assumer la lourde responsabilité qui pesait sur M. Billault, et ils avouent eux-mêmes qu'au milieu des circonstances actuelles, la perte de ce ministre est d'une gravité capitale et peut amener quelques modifications importantes dans les phases gouvernementales.

Une lettre particulière que nous recevons de Paris nous fournit à ce sujet quelques détails que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, sans en accepter cependant la responsabilité :

“ Les hommes désignés pour succéder à M. Billault—dit notre ami—ne représentent à parler franchement que la monnaie du grand orateur et ils vont se trouver fort embarrassés sur le banc de la défense en face d'une opposition restreinte

mais puissante par le talent des hommes qui la représentent.

“ Aussi attend-on avec impatience l'ouverture de la nouvelle session qui doit avoir lieu le 5 novembre, pour les voir à l'œuvre et juger de l'effet du nouveau mécanisme gouvernemental.

“ Toute la politique intérieure est donc suspendue pour le moment, et l'on attend le fonctionnement du nouveau ministère et des nouveaux orateurs pour connaître ce que vaut la nouvelle organisation.”

Un ministre du cabinet anglais, Lord Granville a fait, devant un auditoire brillant, un exposé rapide de la politique ministérielle. Il a parlé surtout de la Pologne et de l'Amérique: c'est tout simple. Il n'y a point de plus grandes et plus délicates questions aujourd'hui. Or voici, d'après le *Morning Post*, ce que le noble lord a dit de la première: “ A l'égard de la Pologne, le gouvernement avait de sérieux obstacles à surmonter. Il a cherché à puiser sa force dans des négociations diplomatiques; et il en est arrivé facilement à conclure que la vraie manière à adopter par l'Angleterre, quels que fussent d'ailleurs ses sentiments et ses sympathies en faveur des Polonais, était de se tenir parfaitement à l'écart de la querelle. Avec cette conclusion, il aurait été trop cruel vis-à-vis des Polonais eux-mêmes que le gouvernement britannique leur eût laissé croire que l'Angleterre prendrait les armes pour la défense de leur cause.” Nous ne pensons pas que ce langage ait besoin de commentaire. Il est trop clair, en vérité. La seule remarque qu'il y ait à faire peut-être,— dit avec beaucoup de raison l'*Union* de Paris,— c'est qu'il autorise à douter que des pourparlers aient encore lieu, comme on l'a dit entre les cabinets de Vienne et de Londres. Quelle pourrait être la fin de communications diplomatiques après une pareille résolution?

Sur la question américaine, le comte Granville n'a pas hésité à reconnaître que le parti ministériel, et peut-être le ministère lui-même sont partagés: “ quelques-uns de nos plus éminents amis politiques, a-t-il dit, sont en faveur des confédérés; d'autres se déclarent avec non moins d'énergie pour les fédéraux.” La neutralité absolue qu'il a préconisée, est donc pour le gouvernement autant de nécessité que de choix.

Si elle est un symptôme, elle est aussi un expédient.

Depuis quelques jours, la presse de Londres se livrait à des recherches ardentes et passionnées sur les causes du rappel de sir James Hudson, naguères ambassadeur britannique à Turin. Lord Russell, apparemment pour mettre fin à ces controverses, a jeté tout-à-coup dans la publicité les pièces du procès : et le télégraphe nous a transmis au moins les principales en substance. Qui a raison des défenseurs du ministre ou de ceux du diplomate en disponibilité? Peu nous importe vraiment. C'est une affaire de ménage anglais à laquelle aucun intérêt sérieux ne nous fait un devoir de nous mêler. La seule indication de quelque valeur que nous fournisse la dépêche de la télégraphie privée, est celle-ci : En prescrivant à sir James Hudson de remettre ses lettres de rappel au roi de Sardaigne, Lord Russell l'a invité à donner à Sa Majesté "l'assurance que l'Angleterre soutiendra toujours fermement et sincèrement l'indépendance de l'Italie."

Les plus grandes célébrités catholiques de France, d'illustres délégués d'Angleterre, d'Italie, de Pologne, de la Suisse et d'Espagne, tout ce que l'Eglise compte de célèbre et de distingué parmi les laïques et le clergé de la Belgique se sont réunis comme on le sait, en assemblée générale à Malines le 18 août dernier. Les plus graves questions controversées de nos jours sur la liberté de la charité, la démocratie, la liberté de l'Eglise, l'économie politique et les arts au point de vue chrétien ont occupé l'attention et l'étude de tous ces nobles fils de croisés. M. de Montalembert, M. le Prince de Broglie, M. Auguste Cochin, M. Périn, professeur d'économie politique à l'Université de Louvain, S. Em. le Cardinal Wiseman et une foule d'autres grands orateurs catholiques ont porté la parole et leurs discours resteront comme des pages précieuses de l'histoire du catholicisme au dix-neuvième siècle.

C'est dans son discours sur *l'Eglise libre dans l'Etat libre* publié par *l'Echo* que M. de Montalembert, appelant l'alliance de la liberté et de la foi dans toutes les âmes catholiques, a prononcé les paroles suivantes qui résument sa vie et qui sont aussi notre credo, à nous qui n'avons à envier aucune liberté parceque nous les avons toutes : "Je le déclare donc, j'éprouve une invincible

horreur pour les supplices, les exils, les déportations et toutes les violences faites à l'humanité sous prétexte de servir ou de défendre la religion. Les bûchers allumés par une main catholique me font autant d'horreur que les échafauds où les protestants ont immolé tant de martyrs. Le bâillon enfoncé dans la bouche de quiconque parle avec un cœur pur pour prêcher sa foi, je le sens entre mes propres lèvres et j'en frémis de douleur. Quand j'invoque par la pensée les glorieux martyrs de la liberté des consciences catholiques ; quand je songe à Thomas Morus et aux autres victimes du fondateur de l'Eglise Anglicane, aux Franciscains de Gorcum ; aux prêtres innombrables qui ont franchi les marches de la guillotine ou pourri dans les pontons de Rochefort ; à la Vendée égorgée, à l'Irlande conquise, confisquée et affamée, à la Pologne agonisante, je ne veux pas que le bienheureux privilège, que la sainte joie de pouvoir admirer invoquer de tels martyrs, soit jamais troublée ou ternie par la nécessité d'approuver ou d'excuser d'autres supplices et d'autres crimes, si ensois qu'ils soient dans la nuit sanglante du passé. L'Inquisiteur espagnol disant à l'hérétique : — *La vérité ou la mort!* m'est aussi odieux que le terroriste français disant à mon grand père — *La liberté, la fraternité ou la mort!* — La conscience humaine a le droit qu'on ne lui pose plus jamais ces hideuses alternatives."

Nous publions aujourd'hui le beau discours que M. Auguste Cochin a prononcé en cette mémorable circonstance sur *le progrès des sciences et de l'industrie au point de vue chrétien*.

La soirée littéraire et musicale donnée par l'Institut Canadien-Français, vendredi dernier, a été couronnée d'un plein succès ; discours, lectures, musique, auditoire, recette, tout a été très-bien, très-goûté, très-applaudi, et le comité de la Bibliothèque ne s'est félicité du moyen qu'il a pris de faire contribuer le public à ses achats de livres de l'année.

On remarquait dans la salle, à part un grand nombre de dames, plusieurs membres du clergé séculier et régulier, les citoyens les plus notables de la ville et une jeunesse nombreuse et bien choisie. L'Institut avait confié à quelques uns de ses membres le soin de placer les arrivants,

de sorte que malgré la foule tout le monde a été content et l'ordre a été parfait.

Après le discours de M. A. Belle, président, qui s'est contenté de résumer brièvement le but, les tendances et les moyens d'action de l'Institut,—M. Saucier a exécuté sur le piano un morceau de musique qui a mérité les applaudissements de tous. M. Saucier est un jeune artiste déjà très-avantageusement connu du public, et qui prête toujours généreusement le concours de son joli talent à nos fêtes littéraires ou musicales.

Le programme annonçait deux lectures, l'une de M. H. Fabre et l'autre de M. B. T. de Montigny.

M. Fabre, qui s'était "arraché aux douceurs de la capitale," ainsi qu'il le dit lui-même, pour venir apporter sa quote part au soutien et au progrès de l'Institut, a été comme d'habitude et comme chacun le connaît, agréable, spirituel, plein de verve et d'abandon littéraire. Sa lecture était une causerie; québécois d'hier, il nous est revenu tellement identifié avec sa nouvelle patrie qu'il n'a pu s'empêcher de nous donner des conseils. Hâtons-nous d'ajouter que ses conseils sont très-sages et qu'il valent la peine d'être suivis. M. Fabre a maintenant tous les titres pour être prophète en son pays, et il s'en tire on ne peut mieux.

Improvisée entre deux premiers-Québec; qui sait? peut-être même la veille ou le jour même, la lecture du rédacteur en chef du *Canadien* témoigne que les graves articles politiques n'ont pas raidi son style, ni changé sa manière qui est toujours élégante, fraîche et surtout facile. M. Fabre a conservé de nombreuses sympathies parmi la jeunesse de Montréal et il a pu s'en convaincre à la façon dont il a été applaudi en maints endroits de son entretien politico-littéraire.

M. Testard de Montigny a suivi M. Fabre à la tribune. Sur la demande expresse de l'Institut, M. de Montigny avait revêtu son uniforme de zouave et il fut chaleureusement salué par les battements de mains de tout l'auditoire, lorsqu'il fut présenté par le Président de l'Institut.

Le travail de M. de Montigny consistait en une simple esquisse de la vie du Zouave en garnison et au camp; cette esquisse a été charmante, bien écrite, assaisonnée d'anecdotes

amusantes et sérieuses et révélant parfois tout l'enthousiasme que les scènes de Rome et son séjour en Italie ont laissé dans l'âme du jeune soldat volontaire pontifical. Nous réservons cette lecture ainsi que celle de M. Fabre et le discours de M. A. Belle, pour la prochaine livraison.

La déclamation de vers de l'art poétique de Boileau, par le jeune enfant de M. J. C. Robillard a été fort goûtée du public.

Nous ne parlerons de M. Sénécal, de M. N. Bourassa, de M. Guénette, chargés avec M. Saucier de la partie musicale de la soirée que pour les féliciter de leurs talents si bien connus et si bien appréciés, et pour leur dire qu'ils n'ont pas peu aidé à rendre cette séance l'une des plus agréables et des plus intéressantes que l'Institut ait données de longtemps.

---

Nous prions les abonnés, qui ont différé jusqu'à ce jour de nous faire parvenir le montant de leur abonnement, de méditer sérieusement l'avis qui se trouve en tête de la présente livraison de l'*Echo*.

La méditation, suivant les plus grands philosophes, est la plus excellente des choses; elle précède les nobles actions, écrit un des sept sages de la Grèce;—si les malheurs arrivent, dit un proverbe persan, c'est parceque l'homme ne médite pas assez; enfin, l'histoire nous enseigne que le bonheur découle de la méditation: voilà pourquoi nous invitons nos abonnés infidèles à méditer pendant une demie heure seulement la sommation tendre et respectueuse que nous leur adressons.

Notre expérience du journalisme nous ayant démontré l'aphorisme suivant:—*l'abonné qui paie est un homme qui réfléchit; l'abonné qui ne paie pas ne réfléchit jamais*,—il serait cruel pour nous de croire que l'homme qui réfléchit est d'une espèce qui menace de devenir bientôt introuvable en Canada.

Si encore on arrivait à découvrir un procédé nouveau et ingénieux, au moyen duquel les journalistes et leur famille n'auraient plus de ces besoins matériels qui les avilissent et les rendent semblables aux autres hommes, comme de manger, se vêtir, se loger, se chauffer;—ce serait demi mal, et on se consolera d'avoir des abonnés qui ne paient pas, et même de n'en

pas avoir du tout. Mais notre siècle, quelque prodigieusement inventif qu'il soit, n'en est pas encore arrivé là ; et en attendant, nous sommes obligés, dans un journal exclusivement voué aux choses littéraires, de faire des réclames qui ne le sont pas du tout.

Eh ! oui ; voilà où en est la littérature canadienne, *notre littérature*, comme on dit aujourd'hui ; elle est réduite comme le moins lettré des nécessiteux à crier famine. Elle vient de naître, ou plutôt elle naît en ce moment et déjà on oublie de la nourrir, et déjà son seul et chétif organe dans le *grand* district de Montréal se meurt d'inanition lente, mais infaillible.

Car enfin, pourquoi *l'Echo* n'a-t-il fait que peu ou point de progrès depuis sa fondation ? Pourquoi *l'Echo* n'est-il pas en ce moment une belle et grande *Revue*, donnant le ton à toutes les choses de la pensée en Bas-Canada, une *Revue*, à l'instar du *Correspondant* de Paris, dont les rédacteurs seraient payés à tant l'article, et dans laquelle seraient étudiées avec calme et sans passion toutes les questions religieuses, sociales, financières, scientifiques et littéraires de notre petit monde canadien ?

Pourquoi, nous le demandons, n'existe-t-il pas encore une *Revue* de ce genre à Montréal, revue destinée à élever le niveau de notre journalisme, à agrandir l'horizon de notre politique, et s'inspirant au foyer de toutes les belles intelligences, de toutes les nobles tendances, de toutes les juvéniles ardeurs que l'on compte parmi nous ?

Pourquoi... mais non ; l'énumération serait trop longue ; on crierait à l'exagération, au paradoxe ; on jetterait *l'Echo* dans un coin comme dangereux ; le père effrayé en défendrait la lecture à son fils étonné et surpris ; et on ne nous lirait pas, ô douleur ! et on nous paierait encore moins, ô déception ! arrêtons-nous donc après ce pourquoi et soyons prudents.

D'ailleurs, c'en est assez pour mettre nos abonnés sur la trace des réflexions calmes et sérieuses—que nous leur demandons de faire pendant que nous allons nous bercer des plus charmants espoirs sur *notre littérature* en général et bâtir les plus brillants châteaux en Espagnes sur *l'Echo* en particulier.

Heureux les peuples qui méditent !

J. ROYAL.

C'est toujours, pour *l'Echo*, un agréable devoir de constater les progrès de l'industrie canadienne,—et lorsque cette industrie a pour objet quelque branche qui combine des connaissances artistiques à l'habileté mécanique et dont l'ensemble se rapporte d'une manière directe à la plus grande gloire de Dieu,—*l'Echo* est alors sur son propre domaine et ne fait qu'accomplir un devoir en constatant ce succès.

Nous avons eu le plaisir d'examiner, ces jours derniers, un bel orgue, construit par MM. Mitchell et Forté, facteurs d'orgue de cette ville,—et que l'on doit inaugurer dans l'Eglise St. Joseph de Montréal, dimanche, le 22 courant (fête de Ste. Cécile). Faire, chez ses facteurs, la reconte d'un instrument supérieur ne nous a nullement étonné,—le succès qui a couronné la confection de tous les orgues, indistinctement, qui sont sortis de cette excellente manufacture Canadienne-Française nous avait fait prévoir ce résultat satisfaisant.

Ce dernier instrument joint à toutes les conditions d'une construction parfaite, une ampleur et, en même temps, une douceur dans qualité du son qui se rencontrent rarement dans un orgue nouvellement achevé,—et que bon nombre d'instruments, construits depuis déjà plusieurs années, n'ont encore pu acquérir.

Pour l'information de ceux d'entre nos lecteurs qui s'intéressent aux détails nous donnons ici le devis de cet instrument. C'est un *huit pieds* en montre, à deux claviers, avec pédalier de vingt notes. Il renferme quatorze jeux distincts, (à part le Trémolo, les tirasses, accouplements, etc.)—dont voici la distribution : au Grand Orgue.

1. Montre de	8 pieds,	54 notes.
2. Dulciane de	8 "	37 "
3. Bourdon de	8 "	54 "
4. Flûte harmonique de	4 "	54 "
5. Prestant de	4 "	54 "
6. Doublette de	2 "	54 "
7. Cornet, de	3 rangs	162 tuyaux.
8. Trompette de	8 "	54 notes.

#### RÉCIT.

9. Basse de Bourdon de	8 pieds,	17 notes.
10. Clarabelle de	8 "	37 "
11. Principale de	8 "	37 "
12. Flûte à cheminée de	4 "	37 "
13. Hautbois de	8 "	37 "
Trémolo.		

#### PÉDALES.

14. Bourdon de	16 pieds,	20 notes,	3 pédales	de combinaison et une d'expression.
----------------	-----------	-----------	-----------	-------------------------------------

Le buffet, qui mesure 24 pieds de haut, sur 12 de front et 8 de profond, est parfaitement imité en chêne. Il est de style gothique, et cependant présente une apparence très légère et

gracieuse ; orné de riches sculptures, avec sa montre dorée, il est incontestablement, en son genre, l'ornement le plus élégant qui décore aucune de nos Eglises du Canada.

Mais si l'extérieur impressionne ainsi favorablement l'observateur, MM. Mitchell et Forté méritent assurément les éloges les plus flatteurs pour le soin extrême qu'ils ont apporté à la confection du mécanisme intérieur de cet instrument. Nous nous sommes convaincu, après un examen soigné, que sur le grand nombre des tuyaux en bois qui entrent dans la confection de cet orgue, il ne se rencontre littéralement pas un seul nœud. C'est assez dire avec quel soin consciencieux les facteurs ont fait le choix de leurs matériaux. Il est encore une autre amélioration que MM. Mitchell et Forté ont, jusqu'à présent, les seuls à exploiter. Nous voulons parler d'un vernis dont ils en enduisent tous leurs tuyaux de bois,—cette composition ayant l'effet de protéger ces tuyaux de l'humidité et des autres changements de température auxquels ils sont constamment exposés sous notre climat rigoureux et variable,—et encore, de durcir le bois et d'empêcher la poussière de se former aussi facilement que sur un bois non vernis.

La soufflerie,—sujet, bien souvent, de vexations interminables, de lourdes dépenses aux fabriques,—et de rudes fatigues aux malheureux souffleurs,—est ici construite d'après les améliorations les plus récentes et avec le même soin qui a présidé à la confection de l'excellente soufflerie de l'orgue de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Les intéressés seront peut-être surpris d'apprendre que le coût de cet instrument,—(y compris le magnifique buffet, la dorure de la montre, et la place nécessaire pourvue pour l'introduction de quatre nouveaux jeux, dont les registres et autres mécanismes se trouvent tout prêts posés,) ne s'élève qu'à la modique somme de £400, et encore a-t-on reçu, en déduction de cette somme, un orgue de seconde main estimé à cent louis.

Ce nouveau succès, joint aux témoignages flatteurs qu'ont mérités à nos facteurs canadiens les orgues qu'ils ont construits pour l'Eglise du Mont Ste. Famille (Hôtel Dieu) de Montréal, pour le Couvent des RR. SS. de Jésus et Marie à Hochélagas,—pour la paroisse de Belœil, et celle de Ste. Scholastique,—comme aussi les réparations importantes faites par eux à l'orgue de l'Eglise St. Pierre de cette ville, et à celui de la Cathédrale d'Ottawa,—devra convaincre les MM. du Clergé et autres qu'ils ne sauraient s'adresser nulle part ailleurs aussi avantageusement qu'à MM. Mitchell et Forté, pour tout ce qui concerne la réparation ou la construction d'orgues,—dont ils pourraient avoir besoin.

En présence d'évidences si irrécusables du talent, de l'habileté et de l'honnêteté surtout de nos facteurs canadiens,—de l'extrême modicité de leurs prix—et des conditions libérales qu'ils sont toujours disposés à offrir, nous souhaitons sincèrement qu'ils rencontrent, à l'avenir, une part un peu plus large du patronage du public canadien qu'il ne leur a été accordé par le passé,—et nous nous flattons que dorénavant leur titre de *compatriotes* cessera d'être un obstacle à l'encouragement auquel devrait assurément leur donner droit le haut degré de perfection qu'ils ont atteint dans la confection des différents orgues que nous avons énumérés plus haut.

### Le Progrès des Sciences et de l'Industrie au point de vue chrétien.

Discours prononcé devant l'Assemblée Générale des Catholiques, à Malines, le 21 août 1863.

Messieurs,

Je crains fort de paraître à cette tribune dans un moment peu favorable. Je viens me placer entre l'admiration et la fatigue, entre l'admiration d'hier, l'impatience d'admirer encore dans quelques heures, la lassitude de plusieurs séances ; j'interviens, je le sens, mal à propos. (Non, non, parlez, parlez !) Ces murmures bienveillants me prouvent que ce Congrès pourra être défini : une nouvelle œuvre de charité, l'œuvre de charité envers les orateurs. (Applaudissements.) Mais, après tant de discours éloquents et dignes d'être retenus, loués et médités, il est difficile d'être neuf, il est nécessaire d'être bref. Pour accomplir au moins cette dernière condition, je supprimerai tout d'un coup toutes les apologies personnelles. M. de Toqueville, que l'on citait hier, a dit un mot qui m'est souvent revenu : " Il y a quelque chose de plus modeste que de parler de soi modestement ; c'est de n'en parler du tout. " (Applaudissements.)

Ce que je ne puis pas supprimer, Messieurs, ce sont les remerciements, ce sont les émotions durables, ineffaçables, que me laisse le spectacle de ce que j'ai vu, de ce que je vois ici. Oui, nous ne devons pas taire, nous qui avons l'honneur de vous entretenir quelques instants en assemblée générale, nous qui sommes venus de loin pour recevoir cet honneur, nous ne devons pas taire l'impression profonde que nous inspirent la vue, les paroles, les actes d'une assemblée et d'un peuple si énergiquement catholiques. Pour ma part, Français, Parisien, habitué à beaucoup de froideurs, de moqueries, de luttes, de divisions et d'obstacles, je ne m'attendais pas, je l'avoue, à tant de vie, d'ardeur, de sève catholique. En partant, ma reconnaissance muette, que j'exprimerai à Dieu en lui demandant de payer ma dette, voudrait aller trouver chacun de vous et lui dire : " Vous m'avez fait du bien ! " (Applaudissements.)

Je vous remercie de manifester si nettement vos croyances, et je vous remercie en même temps de n'avoir pas un seul instant séparé le sentiment vivant de la foi du sentiment du patriotisme. On vous accusera peut-être d'avoir fait de la politique, et, moi, je vous en loue et je vous en remercie, parce que la politique,

comme vous l'avez faite, est bien supérieure à la politique du jour, de l'heure, des passions et des agitations; notre politique, c'est l'amour de nos patries qui s'exhale de nos âmes.

Hier, mon honorable ami, M. Deschamps, avec sa grâce et son éloquence accoutumées, appelait cette réunion, l'alliance de tous les patriotismes, de tous les dévouements et de toutes les fraternités dans les liens d'une même foi. Messieurs, au moment où notre cœur s'élance vers le ciel, notre patrie future, ayons toujours devant les yeux notre patrie présente, et laissez-moi, laissez un Français, en commençant à vous parler, saluer la France. N'attendez pas qu'il tombe de mes lèvres une seule parole qui puisse la blesser. La France est pour moi comme l'intérieur de ma famille; quand j'y suis, je vois bien ce qui lui manque; mais, quand j'en suis absent, je ne sais que lui envoyer de loin toutes les tendresses du cœur le plus fidèle.

Que l'alliance du patriotisme, qui fait le bon citoyen, et de la foi, qui, par delà les frontières, fonde la fraternité universelle, soit, devant nos amis et devant nos ennemis, le cachet particulier, et le caractère saillant de notre assemblée!

Je me trouvais l'an dernier à Rome.—à Rome, à laquelle on ne peut pas ne pas penser aussi, quand on prononce le nom de patrie,—et je visitais sur le mont Célius ce monument illustre, l'ancien palais devenu l'église de Saint-Grégoire-le-Grand, le palais d'où cet homme admirable descendit un jour au Forum, pour affranchir des esclaves et pour envoyer les missionnaires qui convertirent l'Angleterre. Dans un coin du cloître qui précède le temple, je remarquai une épitaphe obscure, et je l'ai retenue, parce qu'elle m'a vivement ému. Elle est celle d'un Anglais nommé Peeham, et en voici à peu près le texte: "Ci-gît Robert Peeham, Anglais catholique, qui, après la rupture de l'Angleterre avec l'Eglise, a quitté sa patrie, ne pouvant supporter d'y vivre sans sa patrie." Telle doit être, Messieurs, non pas l'épitaphe, mais la devise, la consigne, le titre d'honneur de chacun de nous et de notre assemblée. Je vous remercie de ne l'avoir pas un seul instant oublié. (Applaudissements.)

Maintenant, puis-je me permettre, après vous avoir remercié, de vous quereller un peu? Oui, j'oserai mêler à mes éloges, à mes remerciements, à mes appréciations reconnaissantes, une légère, une franche critique. Les orateurs que j'ai entendus avec tant de respect et de bonheur me le pardonneront. Jamais je n'oublierai les vérités si hautes qu'ils ont exprimées dans un si beau langage. Je suis encore surtout sous l'émotion du discours mémorable, laissez-moi dire ce mot avec une admiration que l'amitié ne saurait empêcher de proclamer, du discours mémorable de mon ami, le comte de Montalembert, qui a fait retentir dans vos âmes quelques-uns de ces accents immortels si souvent tombés de ses lèvres éloquents pour toutes les bonnes causes. Si habitué que je sois à son rare talent, j'ai été, comme vous, entraîné, subjugué, ravi, et c'est pourtant à lui, aux autres orateurs, à vous, à tout le monde, que je serai une petite querelle. Je trouve que ces discours... comment choisir un mot assez doux et assez clair pour mettre d'accord mes éloges et mes critiques? ont tous revêtu une teinte trop mélancolique, trop triste, trop sombre. Je suis embarrassé du contraste que présente l'aspect général de cette assemblée avec le ton des pa-

roles qui y ont été prononcées. On sera obligé de dire, en sortant d'ici: le Congrès de Malines est une réunion d'où l'on n'emporte que des sujets de joie et où l'on n'a parlé que de sujets de crainte!

Pour moi, Messieurs, je vous adresserai des paroles optimistes, et, comme l'action amène la réaction, je ne craindrai pas d'être optimiste à l'excès. L'Évangile recommande la gaieté comme une vertu chrétienne. Nous l'oublions, et, en vérité, nous souhaitons tant de perfection à notre siècle que nous finissons par être envers lui injustes et trop sévères. Assurément, nous avons des combats, de redoutables combats, et de bien des côtés à la fois. Pourquoi ne pas le dire? nous avons des combats, même entre nous, combats qui ne nuisent ni à l'amitié, ni à l'estime réciproques; ils prouvent la liberté dans l'Eglise et la fraternité dans la liberté. Mais avons-nous donc à soutenir plus de luttes que les chrétiens des autres âges? Ah! lorsque j'entendais hier des Polonais, ou des Italiens, Mgr. Nardi ou M. Casani, qui sont, à l'heure actuelle, au milieu de la lutte, qui s'y trouvaient mêlés hier, qui y rentreront demain, je comprenais leur accent belliqueux, leur ardeur militante, cette fièvre du martyre qui agitait leurs âmes vaillantes. Dieu me garde de les blesser par une seule parole, lorsque je voudrais les admirer, les remercier et les imiter. Mais, nous, habitants de la libre Belgique ou de la glorieuse France, habitants de l'Angleterre, de la Suisse ou de l'Espagne, nous vivons dans le siècle de Pie IX, d'O'Connell, de Lacordaire, de Balmès, de Ravignan, d'Ozanam, de la sœur Rosalie, dans le siècle des archevêques de Malines, de Westminster, de Tours, des évêques d'Orléans, de Poitiers, de Mayence, et nous sommes tristes! (Bravos.)

Il me semble que j'entends murmurer une objection. Une voix me crie: O vous, le plus chimérique des optimistes, vous oubliez qu'hier encore une main impie, au milieu d'applaudissements immenses, a essayé de porter un nouveau coup de lance dans la poitrine de notre divin Maître! Avez-vous vu beaucoup d'attaques comme celle-là? A cette attaque, Messieurs, je sais bien ce que l'on peut répondre, mais je sais bien aussi les remerciements que nous devons à son auteur. Voulez-vous que je vous dise, à vous surtout, catholiques belges, ce que vous lui devez? En changeant leur terrain, nos adversaires sont obligés de changer notre nom. Quand nous défendions hier les intérêts de l'Eglise, on nous appelait *cléricaux*; aujourd'hui, serrés autour de notre maître attaqué, nous sommes tout bonnement des *chrétiens*. (Applaudissements.)

Ne nous laissons donc pas abattre, Messieurs, et permettez-moi de choisir, pour me livrer à quelques développements que votre indulgent accueil encourage, un sujet qui est encore trop souvent l'occasion de défiances et de craintes exagérées; je veux parler du progrès, de l'heureux progrès, *des sciences et de l'industrie*.

Hier, le comte de Montalembert, parlant de la démocratie, disait, et je l'en remercie: "Elle peut m'effrayer comme homme, elle ne m'effraye pas comme chrétien." Et qu'est-ce donc, en effet, que la démocratie envisagée au point de vue chrétien! C'est l'avènement d'un plus grand nombre de nos semblables à plus de lumières, à plus de liberté; c'est le but que nous devons souhaiter de tous nos vœux, seconder de tous nos efforts, si nous sommes dignes du nom de chrétiens. Il y a un instant, avant moi, à cette place, M. Périn vous exprimait la

même vérité sous une autre forme, en vous parlant (ce sont ses expressions, je crois) de "ce peuple, de ce pauvre peuple, si bon, si droit, qu'on veut égarer, en l'éloignant de l'Eglise, sa mère."

Eh ! bien, Messieurs, ce que l'on vous a dit des progrès de la démocratie, je viens vous le répéter des progrès des sciences et de l'industrie ; ils pourraient m'effrayer comme homme, ils ne m'effrayent pas comme chrétien.

## I.

Ma thèse est bien simple, Messieurs.

Je veux vous prouver rapidement ou plutôt vous rappeler ceci : *toutes les sciences prouvent Dieu, tous les progrès servent Dieu.*

Je parle de Dieu, ai-je besoin de le dire ? non pas du Dieu vague et nébuleux, du Dieu mathématique ou hypothétique, mais du Dieu vivant et véritable, existant et agissant, créateur et sauveur, du vrai Dieu des chrétiens.

Or, Messieurs, abordez toutes les sciences, ouvrez tout ce que publient les savants les plus étrangers où les plus hostiles à notre foi ; ne portez pas seulement vos lèvres au bord du vase, abreuvez-vous ; ne faites pas qu'approcher timidement, traversez hardiment ; n'en restez pas au début et aux prétentions de chaque science, allez aux termes et aux conclusions dernières, à la philosophie, au résumé le plus élevé de chaque science, que trouvez-vous ? Le voici :

Toutes les sciences qui établissent des lois et une harmonie au sein du monde créé, l'astronomie, les mathématiques, la physique, prouvent un Dieu *sage*. Toutes les sciences qui démontrent la subordination et l'application des choses aux besoins divers de l'homme, la chimie, la botanique, la médecine, prouvent que ce Dieu sage est *bon*. Si je m'élève aux sciences de l'âme après les sciences du corps, la logique et ses raisonnements sont fondés sur la supposition qu'il y a une vérité absolue, ou un Dieu *sage* ; la morale et ses prescriptions supposent un Dieu *bon* ; l'histoire ne se comprend pas et n'est qu'un jeu vain d'ombres mouvantes sans un Dieu *juste*. L'esthétique, science des arts, partagée entre la contemplation de l'ensemble des choses, l'admiration des détails et la poursuite de l'idéal, s'écrie : En Dieu résident l'exquise bonté et l'éternelle *beauté* ! Et toutes ces sciences de tous les ordres, logique et chimie, médecine et morale, astronomie et histoire, répètent à l'envi que ce Dieu sage, bon, juste, beau, est souverainement *libre* et qu'il est *tout-puissant* ; puis, retrouvant les mêmes caractères dans les plus petits faits de l'âme ou du corps du dernier homme ou dans les plus petits détails de l'organisation du plus petit insecte ou de la moindre plante, ces sciences ajoutent encore que cet être bon, sage, beau, libre, tout-puissant, est *partout présent*. En sorte que le résumé de toutes les bibliothèques savantes est exactement contenu dans un petit article du catéchisme, et ces sciences, après beaucoup de travaux, de prétentions, de menaces, de recherches et de peines, sont comme autant de degrés, taillés à coup de marteau, qui viennent se ranger l'un sur l'autre pour conduire à l'autel du Dieu que nous adorons ! (Applaudissements.)

Vous savez, Messieurs, que les analogies de la science avec la foi (sujet si bien choisi pour des discours célèbres par l'éminent cardinal Wiseman, présent à vos réunions)

ont reçu des découvertes contemporaines des confirmations de détail vraiment admirables. Quo je voudrais être moins ignorant pour parler et de théologie et de science, autrement qu'en homme du monde avide et amoureux de la vérité ! Le peu que je rencontre, que je glane sur mon chemin, suffit à me remplir d'admiration ! Chaque jour, en confirmant les immortelles découvertes de Galilée, de Kepler, de Newton, de Linnée, de Cuvier, de Lavoisier, on démontre une harmonie de plus dans les œuvres du Créateur, et même dans celles qui semblent, en apparence, les moins disciplinées. L'astronomie montre des lois régulières dans le cours des comètes ou dans la chute des étoiles filantes ; la physique découvre des équivalents en la force et la chaleur, et de telles ressemblances dans les modes de transmission de la lumière, du son, de l'électricité, de la chaleur, des odeurs, que ces phénomènes seront bientôt réduits à des mouvements variés, imprimés aux diverses combinaisons d'une substance unique par le moteur invisible. Un savant soumet à une théorie les vents, les courants et les tempêtes. Un autre aperçoit un rapport encore inaperçu entre les chiffres qui indiquent la densité des différents corps. Un troisième en étudiant la fermentation et la putréfaction, retrouve la vie au sein de la mort, anéantit l'hypothèse des générations spontanées, et est sur la trace des phénomènes qui rendent les éléments des corps désorganisés par la mort au réservoir commun d'où l'invisible maître tire la vie. Un quatrième établit par des expériences hardies, que le cerveau n'est qu'un instrument ; il prouve que, bien loin que tout soit matière, la forme, dans chaque objet, dure pendant que la substance passe et se renouvelle. Un cinquième invente une nouvelle analyse au moyen des couleurs variées de la flamme et il montre ainsi le soleil écrivant dans ses rayons le nom des corps qui le composent. Chaque pas, chaque découverte révèle une harmonie de plus dans la nature, et par conséquent une vérité de plus dans la définition que nous donnons de son auteur.

Mais, en outre, il se fait entre nos livres saints et les livres des savants, un travail de confrontation et de collationnement vraiment remarquable.

J'ai nommé la géologie. On croyait, en ouvrant la terre, y ensevelir la Bible, et qu'a-t-on trouvé dans les entrailles de la terre ? la première édition, le premier manuscrit, écrit de la main même de son auteur, du premier chapitre de la Bible.

J'aimerais, messieurs, à établir devant vous qu'une autre science, qui m'est plus familière, l'*Economie politique*, n'est pas moins d'accord avec les vérités chrétiennes.

Que M. Périn, l'habile professeur d'économie politique à Louvain, me permette de me servir de ses leçons. J'ai entendu ce matin exposer un projet d'association entre les anciens élèves de l'Université de Louvain, et, tout bas, je me suis permis un mouvement de fierté. Et moi aussi, me disais-je, je suis un ancien élève de Louvain ; j'ai lu la philosophie de M. Lafort, les études orientales de M. Nève, l'économie politique de M. Périn. Vous allez voir ce que j'ai retenu de ce dernier enseignement.

L'économie politique, Messieurs, pouvait à bon droit inquiéter les chrétiens. Son origine, ses prétentions, son langage et ses résultats, tout était de nature à nous alarmer. Elle était d'origine anglaise et incrédule ; elle

prétendait tout réduire en ce monde à l'ordre matériel : ses termes étaient singuliers et entièrement étrangers au langage de la foi, capital, crédit, valeur, offre, banque, escompte, etc. ; enfin, elle eut bientôt pour fille ou pour héréésie l'utopie socialiste. Voilà des apparences hostiles et inquiétantes ! Qu'est-il arrivé, Messieurs ? A mesure que l'on avance dans cette belle étude, au bout du chemin on rencontre Dieu. La recherche de la vérité, en tous les genres, est comme un rendez-vous que Dieu donne secrètement aux hommes, et auquel il ne manque jamais, quand on l'attend un peu, quand on s'y rend de bonne foi.

Si vous me permettez d'employer quelques expressions scientifiques, bien que je n'aie pas oublié le mot de Rousseau : *l'air scientifique tue la science*, j'analyserai ces expressions rapidement, et il me sera facile de les traduire dans le langage chrétien le plus pur.

Les principales observations de l'économie politique qu'elle appelle des lois, ont pour désignation la *population*, le *capital*, le *crédit*. La science, dans son ensemble, se définit ainsi : la science de la *production*, de la *consommation* et de la *distribution des richesses*.

Après beaucoup de discussions, de controverses, de commentaires, qu'a-t-on prouvé ?

Pour la *population*, à cette parole de la Genèse : "Croissez et multipliez," ou avait opposé celle-ci : "Croissez peu et ne multipliez guère." On convient en général à présent que tout revient à ceci : la population se multiplie régulièrement, grâce à la vertu, dans la famille ; elle se multiplie irrégulièrement, faute de la vertu, hors de la famille ; la vertu est le moyen régulier de l'accroître, la vertu est le moyen régulier de l'arrêter ; le mariage chrétien, source de la multiplication normale des peuples : la chasteté chrétienne, obstacle préventif volontaire à sa trop rapide propagation ; le désordre, source de la multiplication anormale, source tarie par cette vertu.

Voilà ce que les économistes appellent la loi de la population, et nous, désignant en un plus vieux mot la même chose, nous disons la loi de la famille.

Qu'est-ce que le *capital* ? Grand mot, qui sonne aux oreilles, excitant la cupidité des uns, la haine des autres. Il fut un temps, où l'on disait : *l'infâme capital*. A ceux qui l'ont dit, je me bornerai, pour rester calme et poli, à répondre qu'ils ont dit une bêtise. Le capital, c'est le produit, accumulé par l'épargne, avec l'aide du temps, du travail intelligent. Intelligence, travail, épargne, quoi de plus sacré ! encore trois vertus, l'application de l'esprit, l'effort du corps, la prudence et la tempérance. M. l'évêque a pu, sans paradoxe, soutenir que la richesse vient ainsi de ce que nos moralistes appellent le *renoncement*. En sorte que le capital, quand il est bien acquis, est infiniment respectable. En méprisant les renommées d'aventure, vous respectez les grandes familles, parce qu'elles rappellent de nombreux services rendus ; en méprisant les spéculations coupables, respectez aussi les grandes fortunes, parce qu'elles supposent de nombreuses vertus pratiquées, un travail industrieux, une économie persévérante.

Que ne dit-on pas, Messieurs, du *crédit*, des inventions du crédit, et l'on a raison ; on n'a pas tout vu encore, et, pour moi, j'espère que le crédit descendra un jour dans les plus petits villages pour tuer la honteuse usure et aider l'humble travail... Qu'est-ce que le crédit ? C'est la confiance des hommes les uns dans les

autres, fondée sur quoi ? Sur une vertu, la probité, la loyauté, la fidélité à la parole. Est-ce qu'on fonde des institutions de crédit chez les Tartares, parmi les peuples qui ne connaissent pas l'honneur ? Le crédit s'étend de plus en plus à mesure que la probité est plus universelle ; quand on demande à un homme sa signature, c'est qu'on croit à son honneur, à sa parole, à sa vertu, et si on lui en demande une seconde, c'est qu'on a une demi-confiance et qu'on lui attribue une demi-volonté ou une demi-puissance de faire face à son engagement, en un mot une demi-vertu.

Je pourrais multiplier les applications, Messieurs, et vous montrer qu'il est aussi facile de convertir une terminologie qui vous effraye en un langage qui vous est habituel que de changer les nouvelles mesures métriques en anciennes mesures. L'économie politique, en dehors des chimères qui usurpent ce nom, est la morale retrouvée jusque dans les phénomènes du monde de la matière. L'harmonie s'établit de plus en plus, malgré les apparences ou les prétentions contraires, et en reprenant la définition de cette belle étude, mot pour mot : *production de la richesse*, cela veut dire travail, intelligence et économie ; *consommation de la richesse*, cela signifie liberté et prévoyance ; *distribution de la richesse*, cela se traduit par justice et clarté ; autant de formules de la science, autant de préceptes de notre foi. Un auteur vient d'écrire un *Catéchisme de l'économie politique* ; je me chargerais d'écrire une économie politique du catéchisme. (Applaudissements.)

Je voudrais, Messieurs, que tous les chrétiens, au lieu de s'effrayer de cette science et des autres, sussent les aborder, les goûter, les comprendre, les convertir, en quelque sorte, et non pas les répudier ou les mépriser. Ne confondons pas deux genres de dédain, le dédain ridicule de l'ignorance qui fait mine de mépriser ce qu'elle ignore et ce qu'elle n'ose toucher, et le dédain légitime de la science chrétienne qui rit à son tour des attaques de l'orgueil, parce qu'elle en sait plus que lui, qu'elle est montée plus haut et qu'elle a su retrouver la lumière de l'autre côté de la montagne de poussière que l'orgueil avait élevée pour lui en dérober la vue.

Ne nous abaissons pas au dédain stupide de l'ignorant, sachons nous élever au dédain tranquille du savant.

Oui, Messieurs, encore une fois, les sciences prouvent Dieu. Les savants s'éloignent quelquefois de Dieu, les sciences jamais. Elles ressemblent à ces flottilles de pêcheurs qui laissent chaque année vos rivages pour aller explorer les régions glacées du Nord. Quel triste moment ! le port semble vide, les navires sont partis, tout est perdu. Rassurez-vous, ils reviendront ; peut-être pleurera-t-on quelques naufrages, mais le plus grand nombre des barques rentrera. Elles n'auront rien emporté qu'elles n'aient reçu du port ; elles n'auront rien trouvé qu'elles ne lui destinent. Ainsi les sciences, entraînées par ceux qui les dérangent, paraissent quitter l'Eglise dont elles ont tant reçu, et le port semble déserté ; mais ayez patience, elles ne s'éloignent que pour revenir. Pendant ce temps, nous, qui demeurons à terre, sachons travailler à rendre le port plus large, et la rive plus hospitalière !

## II.

Si toutes les sciences prouvent Dieu, tous les progrès servent Dieu, et je parle des progrès matériels, des progrès de l'industrie.

Messieurs, les chrétiens manquent souvent de logique. Nous ne craignons pas d'attribuer à la chute primitive, à la faute d'Adam, une foule de conséquences matérielles ; il n'est pas un fléau, une maladie, une calamité, que nous ne fassions remonter à ce lamentable désordre qui a, dès le berceau, brouillé la famille humaine avec son auteur ; puis, ensuite, nous refusons d'attribuer également à la rédemption de Jésus-Christ des conséquences matérielles et terrestres.

Pour moi, je crois à une rédemption terrestre. Pardonnez-moi ce mot, et croyez bien que je ne compare pas des choses incomparables, que je ne confonds pas l'ordre surnaturel avec l'ordre naturel, que je ne mêle pas la terre avec le ciel, que je ne rêve pas un paradis reconquis, que je n'oublie pas la maladie, la douleur, le péché, la mort. Mais je crois à des conséquences de la rédemption dès ce monde ; c'est en ce sens, n'ayant pas d'autre terme, que je le répète, je crois à une rédemption terrestre. Il semble toujours à notre vue bornée que rien n'a été fait de chrétien en ce monde que ce qui est fait par des mains chrétiennes ; l'œuvre de la rédemption en nous et par nous serait ainsi toute la rédemption. Dieu a produit plus de merveilles, il a opéré plus de transformations, il a dilaté son œuvre, bien au delà de ce que nous voyons, et, en dehors du peu qui est fait par Jésus-Christ même, mort pour tous les hommes de toute la terre et de tous les temps ; il reste tout ce qui résulte de la réconciliation du genre humain tout entier avec son Père.

Or voici ce résultat, il est double :

Jésus-Christ a rendu à l'homme la force de sa raison en la rattachant à Dieu, et il a rendu à Dieu la force de son amour en obtenant le pardon de l'homme. Plus fort, l'homme porte sur l'infini un œil plus hardi ; plus élément, Dieu laisse plus volontiers découvrir l'infini. L'homme moins faible, Dieu moins sévère ; voilà les deux résultats du christianisme. (Applaudissements.)

C'est en ce sens que le christianisme est le père de tous les progrès, de toutes les découvertes, non pas du tout parce qu'il les a révélées à des chrétiens seulement, mais parce qu'il a rendu l'homme, tout homme, plus capable de les remplir. Après avoir établi ce principe fondamental, j'aime à vous faire remarquer, Messieurs, à quel point toutes les découvertes, tous les progrès, ont le caractère d'un rachat. Tout s'achète, ou plutôt tout se rachète. Depuis Adam, l'homme est condamné à se racheter ; depuis Jésus, il est y aidé.

La terre cache et semble refuser les biens qu'elle ne renferme cependant que pour nous ; il les faut conquérir. Dieu nous livre les objets créés, en désordre, comme un père qui donne à son enfant un alphabet mêlé, afin qu'il apprenne lui-même à en rassembler les lettres. L'homme a eu de tout temps ainsi à se racheter du froid, du chaud, de la pluie, de la faim, des hostilités de la nature, de l'injustice de ses semblables, des mauvais penchants de sa propre personne. Aidé dans son dur labeur par ces biens communs, l'air, la lumière, l'eau, et par ces forces universelles, la pesanteur, l'attraction, l'affinité, biens et forces qui sont les dons gratuits de Dieu à tous, combien cependant sa peine est grande, combien le travail est lourd ! Tout à coup l'homme semble aidé davantage, même matériellement, depuis que la lumière et le pardon sont descendus du ciel. Sa raison est plus claire, sa volonté est plus droite, son travail est plus fécond. Mais, de plus, à chaque instant, un don gratuit

tombe de la bonté de Dieu et vient délivrer nos âmes ou nos corps d'un obstacle ou d'un fardeau. Comparez, l'état du monde avant le Christ, ou en dehors de lui, et après lui, en remarquant que les sociétés chrétiennes communiquent peu à peu aux autres sociétés tous leurs biens. C'est la même différence, qu'entre un captif chargé de chaînes et un captif qu'un libérateur aide à briser un à un les anneaux qui pèsent sur ces membres.

Pendant que notre Seigneur a racheté nos âmes de la tache originelle, et, peu à peu, inspiré des lois et des mœurs qui nous rachètent ici bas de l'injustice et du vice, il a rendu notre esprit capable de racheter peu à peu notre corps des entraves de tout genre qui l'accablent. Que j'aimerais à parler de l'ordre moral, et de cette rédemption de la faiblesse, de l'ignorance, du péché, de la douleur, de la pauvreté, de l'injustice, qui s'accomplit chaque jour dans le monde des âmes entre les bras et sur le tendre cœur de notre Divin Maître ! Mais j'ai pris pour terrain la matière, et les choses visibles, et je me tiendrai dans cette région inférieure, prêt à vous montrer là aussi les progrès de notre délivrance, depuis que Dieu est apaisé et que l'homme est plus fort, plus intelligent et plus libre.

Le télescope et le microscope nous ont rachetés des limites imposées à la curiosité de nos regards, ils ont ouvert le ciel impalpable et la terre opaque devant nos yeux ; la boussole, cette montre, cette boussole des heures, nous ont ouvert les océans.

La découverte de l'Amérique et l'invention de l'imprimerie, accordées aux recherches de l'homme, ont pour ainsi dire ajouté un supplément à la terre, et un supplément à la pensée.

La machine à vapeur est venue racheter une partie des efforts pénibles exigés des membres de l'homme. Cette puissante invention, qui fait, sous mille formes, suer l'eau au lieu de faire suer l'homme, a centuplé la masse des objets destinés à la satisfaction de nos besoins, en diminuant d'autant la somme des efforts consacrés à les produire. Le charbon, ce caillou noirâtre d'où le génie humain tire la chaleur, la force, le mouvement, la lumière, le charbon et le métal composent et animent mille machines, ces esclaves du dix-neuvième siècle après Jésus-Christ, qui remplacent les esclaves, ces machines du dix-neuvième siècle avant Jésus-Christ, comme l'a dit un poète américain.

Dans quelques heures, lorsque la nuit aura répandu dans cette salle ses ombres épaisses, un petit vent, poussé dans un petit tuyau par une main inattentive, va vous racheter des ténèbres.

Séparés et voulant nous réunir, une petite baguette en fer, assez semblable dans sa forme à un trait d'union, rachète nos corps de la distance. Pour saluer notre patrie, pour transmettre à nos amis les impressions de cette belle assemblée, une étincelle sur un fil rachète de la distance nos âmes et nos pensées. Et si vous le voulez, dans notre cour, un rayon de soleil gouverné par une main d'artiste, enverra votre image à votre famille et vous rachètera de l'absence. (Applaudissements.)

Croyez bien, Messieurs, que l'Église, dont le rôle est de supprimer la distance qui sépare l'homme de Dieu, voit avec joie ces progrès supprimant la distance qui sépare les hommes entre eux. Ce sera un honneur pour notre siècle de pouvoir être appelé un jour, au point de vue matériel, politique, légal, social, le siècle qui a le plus rapproché les distances.

Comment parler des bienfaits accordés aux hommes sans nommer ces arts merveilleux, la sublime peinture, la divine musique, qui consolent et embellissent la terre, rachètent des heures pénibles, et ajoutent chaque jour à la somme de nos joies les plus pures!

Ces progrès de l'industrie, des arts, des sciences, Messieurs, rétablissent peu à peu l'alliance rompue des biens de la terre et des biens du Ciel, qui, comme nos traditions nous l'apprennent, était le dessein primitif de Dieu dans son œuvre; et vous les appelez des progrès matériels? Non, non, ce sont là des progrès moraux! Autant dire que l'imprimerie est un progrès matériel, en songeant à la casse, au rouleau, à la presse, et non à la pensée rendue présente, immortelle et rapide. Racheter l'homme du fardeau écrasant de la distance, qui dévore son temps déjà si court, borne ses études, étouffe ses cris et ses réclamations; rendre la vie plus facile, les relations, les études, les échanges plus faciles; plus faciles, les missions, les conciles, les réunions comme la nôtre; plus faciles, les gouvernements, les réponses qui portent la paix, les secours aux opprimés, aux malades, aux soldats qui combattent, aux exilés qui pleurent, ce sont là, Messieurs, des progrès moraux; et il en est ainsi, par un certain côté, de tous les progrès, de la culture qui porte enfin la viande et le vin sur la table du pauvre, de la machine qui rachète un effort, du chloroforme qui rachète une douleur, de la sténographie, qui fixe ma parole en rachetant l'infirmité de la mémoire, de la lithographie qui cloue une image gracieuse dans la mansarde de la pauvre fille, de la photographie qui procurera au pauvre cette joie du riche, les portraits de famille, de toutes les inventions qui rendent le métier moins malsain, l'air respirable plus pur, l'eau plus abondante, en trois mots, la vie plus facile, le corps plus vigoureux, l'âme plus libre. Toutes les sciences, je l'ai dit, sont des arguments de Dieu. Tous les progrès sont des instruments de Dieu. (Applaudissements.)

Messieurs, je voudrais conclure, n'ai-je pas l'air d'un optimiste entêté, presque enragé? (Rires.) Ne suis-je pas surtout bien optimiste, en supposant que vous m'écoutez sans fatigue, et en étant, malgré ma promesse, si prolix et si long? Je voudrais pourtant aborder une grave objection avant de conclure. Me le permettez-vous? (Oui, parlez! parlez!)

### III.

Je suis sûr que vous vous dites, en m'entendant: "Comment, si les sciences prouvent Dieu, si les progrès servent Dieu, comment se fait-il que les sciences et les progrès éloignent l'homme de Dieu?"

Messieurs, je ne nie pas le fait; il est éclatant. Je ne nie pas les ravages de l'incrédulité, de la cupidité, de la mollesse de la sensualité, au sein de nos sociétés contemporaines, que les progrès rendent plus éclairées, plus puissantes, plus heureuses. Je voudrais croire, sans en être bien sûr, que ces désordres étaient moindres à certaines époques, sont moindres dans des régions moins avancées en civilisation matérielle. J'accepte le fait, sans comparer, sans discuter.

Mais je suis surpris que cette objection embarrasse des chrétiens; car la réponse se trouve dans des observations simples, vulgaires, banales, aux yeux de tout chrétien.

Ne savez-vous pas que l'homme, agent lui-même du bien et du mal, se sert de toutes choses pour le bien et pour le mal; plus puissant, plus riche, plus instruit, il

est capable de plus de mal, et aussi de plus de bien. C'est là un véritable lieu commun.

Un autre lieu commun, pour des chrétiens, c'est que le mal est opiniâtre et multiple; il est vaincu, il repart, il est toujours sur le chemin de l'homme ici-bas. L'immense transformation dans les conditions du travail humain entraîne une transformation dans les conditions de la vie humaine et la transition est pénible. La machine crée la fabrique et les grosses agglomérations, elle tue le petit métier et la vie de famille. De nouveaux problèmes surgissent. Chaque plante à son ennemi, chaque chose à son danger; l'homme n'est jamais sans combat. Le paradis céleste est reconquis depuis le Christ, mais le paradis terrestre ne l'est pas.

Voici un troisième lieu commun: le pauvre s'approche du bienfaiteur quand il a besoin, et après avoir reçu le don, il s'éloigne en s'écriant: "Je ne connais pas cet homme!" Or nous sommes tous semblables à ce pauvre, vis-à-vis de Dieu. L'ingratitude est un des penchants dominants des hommes. L'orgueil en est la source. Comblé, triomphant, l'homme entend se passer de Dieu, comme le pauvre oublie son bienfaiteur et s'attribue à lui-même ce qu'il a reçu.

Quoi de surprenant dans ces faits de tous les jours lorsqu'on est chrétien? Hommes politiques, qui gouvernez les nations, c'est à vous à vous tirer de la difficulté; mais comment vous causerait-elle, Messieurs, le moindre étonnement? Vous êtes chrétiens, vous avez devant vous l'histoire et l'expérience, vous connaissez l'ingratitude, qui naît de l'orgueil, et vous savez bien que cet orgueil de l'homme qui entend se passer de la religion est une preuve de la religion; car la religion se compose de deux vérités, la déchéance et la rédemption; en repoussant audacieusement la seconde, l'impie prouve tristement la première; en niant la religion, il la confirme, puisqu'en niant ce qu'il lui doit, il montre à quel point il est déchu, ingrat, coupable, à quel point, par conséquent, il a besoin d'être pardonné, relevé, racheté! (Bravos.)

Que ces trois résultats ordinaires, invariables de la nature et de la destinée humaines, l'abus d'un pouvoir, l'oubli d'un bienfait, le renouvellement perpétuel de la lutte sous des formes diverses, ne vous surprennent pas. Mais, en même temps qu'ils ne vous inquiètent pas, connaissant aussi la loi du châtement et les délais accordés au repentir. Il a ralenti dans l'ancien et le nouveau monde, le châtement des hommes et des sociétés qui oublient Dieu! Comptez sur ce châtement en l'écartant de vos vœux; comptez aussi sur les repentirs, plus fréquents ici-bas que les aveux, et toujours si tendrement accueillis; la religion est une mère; on la quitte au premier succès; elle nous attend à la première larme. (Applaudissements.)

Ne vous étonnez pas, ne vous inquiétez pas, mais surtout ne confondez pas. Plus d'un catholique, larmoyant et tremblant, s'écrie: "Voyez bien, le progrès produit l'incrédulité! Périisse le progrès!" C'est un pauvre et coupable sophisme! Le progrès ne produit pas plus l'incrédulité que le bienfait ne produit l'ingratitude: elle en est la suite, elle n'en est pas la fille; elle vient après, mais elle n'en sort pas; elle en est la contradiction, elle n'en est pas la conséquence.

Je ne saurais assez insister sur cette confusion déplorable et habituelle. Le progrès porte l'homme à l'orgueil, le progrès est un bien, l'orgueil est un mal; ce mal vient

de l'homme et non pas du progrès; flagellons l'orgueil, applaudissons au progrès, et sachons distinguer, au lieu de les confondre sans cesse, les bienfaits que l'homme reçoit de Dieu et les outrages que Dieu reçoit de l'homme.

Il est un autre point que nous devons toucher d'une main délicate et hardie.

Ce qui souvent empêche de rentrer dans la foi, au sein de nos sociétés, c'est qu'on n'en est pas complètement sorti. Après quinze et bientôt vingt siècles de prédication de l'Évangile, personne en Europe n'est absolument en dehors du christianisme, et il en résulte qu'il y a, au moins quant à l'apparence, peu de différence de conduite entre un honnête homme et un croyant, entre un protestant et un catholique. Comparez un chrétien et un Mogol, un chrétien et un musulman, un chrétien et un Cafre: quelle distance! N'est-elle pas bien plus grande que celles que les théories sur les races établissent entre un noir et un blanc, entre un Asiatique et un Européen? Ou peut appeler le christianisme la race des âmes, et la grande distinction ici-bas, c'est d'être ou de n'être pas de cette race.

AUGUSTIN COCHIN.

(La fin au prochain numéro.)

Gustave Nadaud, dont nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs plusieurs compositions, vient de publier dans le dernier numéro de l'*Illustration* de Paris, une charmante pastorale intitulée "*Ma Maison*." C'est cette nouveauté que nous avons le plaisir d'offrir aujourd'hui à nos abonnés.

### La Madone du Boulevard des Italiens

Les Italiens, qui ont plus de foi religieuse que les autres peuples, en raison de leur sol, sur lequel on retrouve les pas des apôtres..

Les compatriotes du Tasse et de Pier-Angelo Fiorentino ont une fort édifiante coutume:

Ils placent des madones un peu partout.

Dans les ogives des palais,

Dans les niches des murs de carrefours,

Au fronton des plus humbles chaumières, comme des villas les plus somptueuses.

A Paris, dans notre grande fourmillière d'intelligences actives et hâtives, on trouve au fronton des maisons les armoiries princières, les chiffres souverains... sur le socle de marbre ou d'airain, les grands capitaines et les grands négociants...

Ma's pour rencontrer un crucifix hors de l'église, des musées ou de l'enceinte sacrée de la justice, il faut aller jusqu'au cimetière.

Les uniques croix qui peuvent tenter les fidèles, courent quelques milliers d'écus aux devantures des bijoutiers de la rue de la Paix.

Jadis, Montmartre avait sanctifié son élévation, ses aspérités, son sol ascendant... sa ressemblance topographique avec le Golgotha.

On avait établi à son sommet un calvaire!

Depuis que l'ancien coiffeur Mariton est le propriétaire principal et le conseiller municipal, très estimé, de la localité, l'Industrie s'est emparée des sommets comme de la base.

On ne trouve que le moulin de la Gallette à son point culminant...

Il y a cent ans à peine, les images pieuses avaient l'honneur de l'enseigne.

On lisait partout à *Marie*, à *l'Enfant Jésus*, à *l'Apôtre saint Paul*.

Tous les saints faisaient des têtes de factures.

Toutes les vierges martyres patronaient les marchands de nouveautés et d'aiguilles à coudre...

En 1863 ces images ont disparu—ces douces croyances et l'efficacité des Bienheureux sur les recettes se sont amoindries.

Et les *Magasins du Louvre* ont préféré le patronage du Crédit mobilier à celui d'un protecteur canonisé...

Pour ma part, je regrette cet abandon des grandes manifestations de la foi de nos pères.

Et je voudrais retrouver de temps en temps dans ce Paris nouveau, tout flamant neuf, un insigne religieux, comme on aime à voir sur le cou d'une belle fille les perles étincelantes d'un chapelet.

Le quartier le plus peuplé, le plus brillant, le plus mondain, le plus blasé, est celui dont la population se lève à la Madeleine, déjeune au café Riche, joue au boulevard des Capucines et soupe au Palais-Royal.

J'aimerais à voir placer une belle madone, une image de Marie, douce, charitable et chaste, en plein boulevard Italien.

Mettez au concours une statue de Marie Médiatrice, comme vous mettez au concours une salle d'opéra.

Et soyez sûrs que d'un bloc de Carrare sortira, souriante et placide... une vierge digne de ce grand siècle, qui a le tort de sculpter des drôlesses païennes pour imiter Praxitèle et de négliger les beaux fronts typiques qui portent l'auréole...

Supposez que Clésinger, Buret, Barye, Millet, Carrier, aient fait une vierge.

Qu'elle soit debout sur son piédestal,

Calme, blanche, attentive à cette fiévreuse population.

Croyez-vous qu'elle serait sans puissance?

Que sa vue serait inutile?

Que son influence serait nulle?...

Je ne le crois pas.

J'ai vu les vierges espagnoles et italiennes.

C'était à qui lui apporterait les objets les plus précieux,

Les bijoux les plus splendides,

Les perles les plus riches et les plus rares.

Il existe à Naples une Notre-Dame-de-la-Merci qui a plus de bijoux que n'en avait Mlle Mars.

On cite, à Madrid, une madone dont les bracelets valent des milliers de réaux.

Entre autres, la Notre-Dames-d'Atocha, à laquelle le lendemain de l'Assomption la reine Isabelle envoie la toilette qu'elle portait la veille.

L'Irlande, la nécessaire Irlande, a, dans le comté de Cork, une vierge byzantine dont le collier de perles est un trésor...

Lady Morgan dit quelque part dans ses Mémoires:

J'ai vu Notre-Dame-de-Liesse et je ne l'oublierai jamais, quoique calviniste.

"Elle avait une parure de saphyrs montée à l'antique... qui ne me sortira jamais de l'esprit."

Cette coutume de parer la vierge locale me semble charmante.

Les Italiens nomment ces offrandes des *Ex voto*.

La vierge du boulevard des Italiens serait la plus étincelante de toutes.

La dévotion à Marie a été de tout temps chère aux grandes artistes.

La Malibran ne créait jamais un rôle sans le recommander à cette patronne vénérée.

Il est vrai que la Malibran était italienne ;

Mais Mme Stoltz était une fille du nord,

Et elle n'eût pas paru, dans un opéra nouveau, sans une médaille de Marie au milieu des perles de ses colliers.

Tous ceux qui ont un danger à courir, une épreuve à subir, sont pieux.—Les comédiens comme les soldats, comme les enfants voués au blanc, ont une dévotion à Marie.

L'Association des artistes dramatiques, le baron Taylor en tête, offrirait à la madone du boulevard Italien sa première parure.

L'image de la vierge est artistiquement un enseignement.

Ce calme visage, quand il reproduit les types suaves de Raphaël et d'Andréa Solari est un encouragement, perpétuel, un sourire incessant, une bonté incontestable...

Je parle uniquement au point de vue plastique.

N'étant ni théologien, ni prédicateur,

Et n'ayant pas reçu de Mgr Morlot les pouvoirs voulus pour ériger une chaire dans ces colonnes...

Et afin de ne scandaliser ni les esprits forts, ni les fervents, je vais prouver, par un exemple, à quel degré l'influence plastique a de puissance sur les esprits amoureux du beau, enthousiastes du grand, accessibles aux aspirations sublimes...

C'est l'histoire de la vierge de Toulouse.

Elle était en bois peint, et le sculpteur primitif qui l'avait créée avait donné à son visage une expression d'admirable mansuétude...

L'image était assise.

Les jambes croisées pour retenir, dans son giron, le blanc enfant Jésus...

Or, dans Toulouse vivait un savetier, réduit à la dernière misère.

Il alla se jeter aux pieds de la madone...

Il examina ses sandales.

Elles étaient splendides !... en brocard d'or ayant un diamant pour boucle !...

Indigent, affamé, désespéré, il en prit une et se sauva. Quand il voulut vendre le diamant, qui valait la rançon d'un maréchal d'armée, on l'arrêta.

Et il soutint de bonne foi que la vierge le lui avait donné.

Il demanda même aux juges une confrontation avec sa sainte protectrice !...

On le conduisit à l'autel de Marie.

La sandale absente était celle du pied qui touchait terre.

La sandale respectée était celle du pied en l'air...

L'image de la vierge calme et sercine, malgré les sbires, les gens d'armes, les bedeaux et les juges... souriait toujours...

—Eh bien ! dit le savetier, êtes-vous convaincus qu'elle m'a donné une de ses sandales ?

—Pourquoi le serions-nous ? firent les magistrats.

—Regardez-là exclama le protégé de saint Crépin... ma justification est manifeste... elle me tend l'autre !...

La physionomie de la statue était si douce, si approbative, si rayonnante de tolérance, que personne ne s'inscrivit en faux contre cette muette manifestation,

On donna la deuxième sandale au savetier,

Et c'est depuis ce jour que la sainte image est déchassée...

On fait à Paris cent mille statuette de Marie par an.

Il existe un journal qui ne se trouve pas dans les cafés et qui tire à 60,000 exemplaires par semaine, intitulé le *Rosier de Marie*.

Cela ne me contente pas...

Je voudrais une statue véritable, en pleine Babylone moderne, comme disent les cléricaux, sur ce sol où les filles s'égarent ;

Dans cet enfer attrayant où les Proserpines de nos jours mangent des grenades à vingt francs la pièce ;

Sur cette promenade où les sept péchés capitaux ont leurs chaises à l'année.

Les Chinois bariolent leurs maisons de sentences morales, de proverbes salutaires, d'utiles avertissements pour édifier les passants.

Une simple statue signifiera abnégation, amour maternel, pureté, innocence de l'esprit et du cœur.

Les grandes œuvres, les conceptions nouvelles de l'esprit humain, les conquêtes de la science et de l'art naîtraient sous son invocation.

Dans ce pays de miracles, d'élégance et de luxe, les splendeurs de l'industrie preraient sa robe de marbre.

Dans ce pays aimé du soleil, les fleurs les plus rares de l'horticulture embaumeraient ses pieds d'albâtre.

Elle serait à la fois un symbole et une merveille.

Les populations de tous les pays la voudront visiter comme on visite la madone de Saint-Pierre ou la vierge Sébastien del Piombo.

Et il y aura une double signification dans cette salutation connue de tous les pieux catholiques, mise en musique par tous les grands compositeurs, proférée avec respect par toutes les lèvres ferventes :

*Ave Maria gratiâ plena !*

LÉO LESRÈS.

(Figaro.)

Le *Constitutionnel* rapportait l'autre jour qu'une jeune fille — une jeune fille ! cet âge est sans pitié ! — après avoir tué son amant, s'est tiré à son tour un coup de pistolet dans la région du cœur.

"—Mais, ajoutait le journal, on espère la conserver !"  
Après tout, si le bourreau y tient...

Cela me rappelle ce curieux de la cour d'assises qui demandait à l'huissier le menu de la journée :

—Nous avons, répondit l'autre un assassinat orné de vol !

# MA MAISON.

(CHANSON.)

Paroles et Musique de GUSTAVE NADAUD.

ANDANTE.

PIANO.

The piano introduction consists of two staves. The right hand starts with a treble clef and a key signature of two flats (B-flat and E-flat). The left hand starts with a bass clef and the same key signature. The music is marked with a forte *f* dynamic in the right hand and a piano *p* dynamic in the left hand. The tempo is marked 'ANDANTE'.

On dit que ce pa - ys est tris - te, Que son cli - mat est sombre et

The piano accompaniment for the first line of lyrics consists of two staves. The right hand has a treble clef and the left hand has a bass clef. Both are in the key of B-flat major. The music is marked with a piano *p* dynamic. There are some markings above the notes, possibly indicating fingerings or ornaments.

froid, Que le voy - a - geur et l'ar - tis - te S'é - loignent de ce ciel é-

The piano accompaniment for the second line of lyrics consists of two staves. The right hand has a treble clef and the left hand has a bass clef. Both are in the key of B-flat major. The music is marked with a mezzo-forte *mf* dynamic in the right hand and a piano *p* dynamic in the left hand.

Un peu plus vite.

troit. Et pourtant lors-que j'ex-a mi - - ne Ce

FIN.

SUIVEZ.

Detailed description: This system contains the first two staves of music. The top staff is a vocal line in G major (one flat) with a tempo marking 'Un peu plus vite.' and a dynamic marking 'troit.' (piano). The lyrics are 'Et pourtant lors-que j'ex-a mi - - ne Ce'. The word 'FIN.' is written below the vocal line. The bottom two staves are piano accompaniment, with the instruction 'SUIVEZ.' written between them.

site A l'ho-ri - zon pro - chain, Qui com-mence et qui se ter-

Detailed description: This system contains the next two staves of music. The top staff is the vocal line with lyrics 'site A l'ho-ri - zon pro - chain, Qui com-mence et qui se ter-'. The bottom two staves are piano accompaniment.

rall.

mi - - - - ne Dans un pli lé - ger du ter - rain. Il me

rall.

Detailed description: This system contains the final two staves of music on this page. The top staff is the vocal line with lyrics 'mi - - - - ne Dans un pli lé - ger du ter - rain. Il me'. A 'rall.' (ritardando) marking is placed above the vocal line. The bottom two staves are piano accompaniment, also marked with 'rall.'.

Voir la page suivante, pour les paroles.

## MA MAISON.

Il me paraît que la nature  
N'est pas la même ici qu'ailleurs  
Et qu'en aucun lieu la verdure  
N'a de ces profondes eouleurs.

Parmi la broussaille touffue  
Brille la tuile au ton joyeux  
Du vert qui repose la vue  
Et du rouge qui rit aux yeux.

C'est moins un bois qu'une charmille.  
Plus un vallon qu'une hauteur  
C'est chaste comme la famille  
Et calme comme le bonheur.

On sent qu'une douce existence  
Doit s'abriter dans ce réduit  
Elle s'ouvre sur le silence  
Et se renferme au premier bruit.

Où, tout me charme et me pénètre  
Dans ce coin de terre et de ciel  
Si j'étais fleur j'y voudrais naître  
Abeille, j'y ferais mon miel.

Rossignol, je serais fidèle  
Aux échos de ce site ombreux  
Et je nicherais, hirondelle,  
A l'angle de ce toit heureux.

Pourquoi ? Je m'en vais vous le dire  
Et vous me donnerez raison  
Ce site et ce toit que j'admire  
C'est mon pays et ma maison.

## UN PEU DE TOUT.

On ne se douterait guère que les Annamites, ces messieurs que nous voyons se promener à Paris depuis deux mois, en blouse bleue, possèdent, en leur pays, un code de lois des plus curieux.

Un polyglotte très distingué, M. Paul Delattre, a bien voulu m'en donner une traduction.

Un article est spécialement réservé aux femmes.

J'en cite l'exorde :

Dans quelque circonstance que ce soit ; un mari ne doit point laisser sa femme maîtresse de sa volonté. Fût-elle d'une caste supérieure, elle abusera toujours de sa liberté

On remarque six défauts naturels aux femmes :

Un amour désordonné pour la parure,

Une coquetterie sans bornes,

Une grande facilité à s'emporter,

Une profonde dissimulation,

Un esprit de contradiction,

Un violent penchant au mal.

Et pour ces six défauts, le code annamite met à la disposition du mari une série de petits moyens si peu galants que, chez nous, l'époux qui aurait l'idée d'en mettre un seul en pratique, s'exposerait à voir sa femme lui sucrer son café avec de l'arsenic.

On m'adresse la suivante :

Un maître d'hôtel d'une petite ville de Belgique avait été assigné devant le tribunal de simple police pour avoir secoué un tapis par la fenêtre.

\*:\*

Iguorant le peu de gravité de cette contravention, qui n'entraîne qu'une amende de cinq francs, l'inculpé s'effrayait fort à l'idée de paraître devant un tribunal.

— Il confie ses craintes à un étudiant en droit.

— Votre défense est bien facile.

— Vraiment !

Où, vous n'avez qu'à dire au juge de paix que vous réclamez le bénéfice de l'article 12 du Code pénal, et votre affaire est bonne.

— Vous croyez ?

— Seulement, persistez bien à réclamer ce bénéfice de l'article 12.

\*:\*

Notre homme, tout joyeux, court à l'audience.

— Vous êtes accusé d'avoir secoué un tapis par la fenêtre ; qu'avez-vous à dire pour votre défense ? — demande le magistrat belge ?

\*:\*

L'accusé répète la leçon qui lui a été faite.

Etonnement du magistrat.

— Persistez-vous à réclamer le bénéfice de l'article en question ?

— Avec énergie !

— Alors, je vais vous en donner lecture.

Le juge de paix ouvre le code et lit :

" Tout condamné à mort aura la tête tranchée."

Mlle Victor Hugo vient d'épouser un officier de l'armée anglaise.

La fille du poète est, dit-on une rare musicienne et ses mélodies charmaient les soirées d'Hauteville-House qu'elle a dû quitter pour Halifax où son mari est en garnison.

**A VENDRE A CE BUREAU**  
**L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL**  
POUR L'ANNÉE 1862,  
**RELIÉ EN UN BEAU VOLUME,**  
Prix : \$2.50.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.00  
" " 6 mois.....\$1.00

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er Juillet ; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce Bureau un mois avant l'expiration de l'abonnement.

Tout abonné qui refuse le journal sans avoir payé ses arrérages ne peut être rayé de la liste, et l'envoi du journal lui est continué.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits etc., doivent être adressés franco à M. le Gérant, au Bureau de l'Echo, No. 4, Rue St. Vincent.

Imprimé et publié par E. SENECAU, 4, Rue St. Vincent.